

aux ordres du plus offrant. Leurs ancêtres moururent pour fonder les institutions qui pendant des siècles ont assuré la prospérité et la gloire de leur patrie ; eux n'ont qu'une ambition : mourir d'indigestion sous la table de celui qui leur jette du pain comme à des esclaves ivres. Brutus, étendu sur le champ de bataille de Philippi, regardait le sang qui coulait de ses blessures, sang inutile pour la grande cause qu'il servait, et il s'écriait avec un accent de désespoir sublime : « O vertu, tu n'es qu'un vain mot ! » Les décadents, vaincus sans combattre, vaincus sans douleur, heureux de servir pour jouir, passent leur temps dans les festins ; l'œil allumé, la lèvre empourprée, la bouche pleine, la poitrine couverte de palmes et de décorations, ils tiennent le verre à la main, et d'un ton satisfait, le regard sceptique, quand il n'est pas sectaire, pleins de dédain pour les héros dont ils sont les héritiers, ils s'écrient : « O liberté, tu n'es qu'un préjugé ! » Un grand maître a rendu cette scène, qui est vraie à toutes les époques de décadence, dans un tableau célèbre, intitulé : *Les derniers sains* ; c'est à la fois une œuvre d'art et une page de philosophie profonde. Ainsi finissent les peuples, qui ont perdu la notion ou le sentiment du droit. Enseignez-moi le point où s'arrêtent la lâcheté publique et l'humaine bassesse.

*
* *

Le droit et la force sont en présence dans le monde, comme la vérité et l'erreur, le bien et le mal. Entre ces deux termes, l'antagonisme est à fond ; la conspiration est perpétuelle : le droit tient tête à la force ; la force cherche à supplanter le droit. Le droit succombe souvent : ses revanches, pour être éclatantes, sont rares. Le droit a des ennemis au dedans et au dehors. Au dedans, l'ennemi du droit ce sont les révolutions. Il y a des révolutions qui se font au nom du droit, et qui sont terminées par le triomphe du droit : elles sont glorieuses et fécondes, mais on les compte. C'est presque une loi, que les révolutions inspirées par les passions, exécutées par la violence, aboutissent à l'injustice et finissent par le despotisme. C'est l'esprit de parti qui cause tous ces maux. Madame de Staël, dans son traité des *Passions*, fait de l'esprit de parti une passion *sui generis* distincte de toutes les autres, peut-être parce qu'elle en est le résumé. L'esprit de parti frappe d'aveuglement et de vertige les intelligences les mieux équilibrées ; il déprave les âmes bonnes, il altère la loyauté des cœurs les plus chevaleresques. Sous son